

HISTOIRES DE GUERRE



GORDON KORMAN

TEXTE FRANÇAIS D'HÉLÈNE RIOUX

 SCHOLASTIC

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives Canada

Titre: Histoires de guerre / Gordon Korman ; texte français d'Hélène Rioux.

Autres titres: War stories. Français.

Noms: Korman, Gordon, auteur. | Rioux, Hélène, 1949- traducteur.

Description: Traduction de : War stories.

Identifiants: Canadiana 20220395624 | ISBN 9781443197694 (couverture souple)

Classification: LCC PS8571.O78 W3714 2022 | CDD jC813/.54—dc23

Version anglaise publiée initialement en couverture rigide par Scholastic Press, en 2020.

© Gordon Korman, 2020, pour le texte anglais.

© Éditions Scholastic, 2022, pour le texte français.

Tous droits réservés.

L'éditeur n'exerce aucun contrôle sur les sites Web de tiers et de l'auteur, et ne saurait être tenu responsable de leur contenu.

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, personnages, lieux et incidents mentionnés sont le fruit de l'imagination de l'auteur ou utilisés à titre fictif. Toute ressemblance avec des personnes, vivantes ou non, ou avec des entreprises, des événements ou des lieux réels est purement fortuite.

Il est interdit de reproduire, d'enregistrer ou de diffuser, en tout ou en partie, le présent ouvrage par quelque procédé que ce soit, électronique, mécanique, photographique, sonore, magnétique ou autre, sans avoir obtenu au préalable l'autorisation écrite de l'éditeur. Pour toute information concernant les droits, s'adresser à Scholastic Inc., Permissions Department, 557 Broadway, New York, NY 10012, É.-U.

Édition publiée par les Éditions Scholastic, 604, rue King Ouest, Toronto (Ontario) M5V 1E1, Canada.

5 4 3 2 1 Imprimé au Canada 119 22 23 24 25 26

Conception graphique de Yaffa Jaskoll



CHAPITRE UN

MARLBOROUGH, CONNECTICUT, É.-U., 18 FÉVRIER

Les obus explosaient autour de lui comme des feux d'artifice, transformant la nuit noire en jour orangé et flamboyant. Le son des rafales de mitrailleuses tranchait à travers l'incessant grondement et projetait un nuage d'éclats de béton venus du porche dangereusement proche de ses bottes de combat.

Le soldat s'accroupit dans l'entrée de ce qui avait un jour été une petite boulangerie et qui n'était maintenant plus qu'une coquille calcinée, comme le reste de cette ville française, après des jours de bombardements aériens et de tirs d'artillerie, de tirs de mortier et d'attaques de tireurs embusqués.

Il avait été séparé de son unité – si toutefois il restait une unité dont il pouvait encore être séparé. Toute sa compagnie avait été taillée en pièces par la *Panzerdivision* alors qu'elle attendait en vain l'arrivée de ses propres chars. Combien de temps (dix minutes? quinze?) s'était-il écoulé depuis qu'il avait vu le dernier uniforme américain? Du moins, un uniforme sur un soldat qui tenait encore debout. Les morts des deux camps jonchaient les rues. Le soldat avait survécu à de nombreuses batailles pendant cette guerre... mais il était temps de se rendre à l'évidence : celle-ci pourrait bien être sa dernière.

L'éclair apparut une fraction de seconde avant l'explosion. Autour de lui, ce qui restait de la boulangerie se désintégra et s'effondra en poussière. Il se jeta dans la rue exactement au moment où le lourd cadre de bois de la porte tombait. Il était vivant, mais à présent, il était exposé. Il pouvait sentir les dizaines de canons de fusils allemands qui le visaient.

Et puis... l'espoir. Le premier Sherman américain monta en brinquebalant la rue en ruine, en retard pour la bataille, mais peut-être pas trop tard pour lui. Le soldat sauta sur le char, grimpa tant bien que mal par-dessus les chenilles pour se jucher de façon précaire sur l'encombrant côté du véhicule. Il resta suspendu là, se retenant du bras gauche tout en tirant à l'aveuglette du bras droit sur les positions allemandes. L'un après l'autre, ses adversaires tombèrent – des soldats, un nid de mitrailleuses, et...

Le missile arriva en sifflant, tiré d'un lance-missile antichar. Le soldat se propulsa pour se libérer au moment précis où le Sherman explosait en une énorme boule de feu. L'explosion le projeta en avant vers les lignes allemandes. Il atterrit sur le sol, exécuta un saut périlleux, rebondit, et se releva tout en continuant de tirer.

— Trevor, appela une voix derrière lui.

Bang! Bang! Bang! Le fusil tirait toujours, abattait les ennemis à gauche, à droite, au centre. Une balle allemande l'atteignit à l'épaule. Cela ne le ralentit pas.

— Trevor – plus fort, cette fois.

— Je suis *occupé!*

Le pouce de Trevor Firestone travaillait comme un piston

sur la manette du jeu qu'il tenait dans ses mains. Sur l'écran, le soldat tirait coup après coup. Trois autres balles le transpercèrent, le faisant tomber sur un genou. Il continua à combattre en rugissant de colère, de triomphe et de douleur. Trevor rugissait avec lui, luttant avec la manette comme si elle pouvait l'aider à détruire l'ennemi.

Pop!

L'espace d'un instant, le soldat resta figé là, son visage contorsionné par la souffrance et un effort héroïque. Puis l'écran devint noir.

— Qu'est-ce que...?

Trevor se retourna et vit son père penché sur la console du jeu, la prise dans sa main.

— Pourquoi as-tu fait ça? J'étais au milieu d'une bataille formidable!

— Je crois que deux heures et demie de combat suffisent pour une journée, répondit Daniel Firestone à son fils.

— Non! s'écria Trevor, vraiment mortifié. Tu n'as pas vu combien d'Allemands je tuais? C'était sûrement mon record personnel! Tu as débranché l'appareil avant que j'aie pu enregistrer mes progrès, je n'arrive pas à le croire! Comment suis-je censé arriver au niveau supérieur maintenant?

Daniel lança un regard désapprobateur à son fils de douze ans.

— Tu comprends, j'espère, que dans le monde réel, tuer ne constitue pas un genre de progrès.

— Mon personnage combat dans la Seconde Guerre mondiale, fit valoir Trevor. Il est censé abattre des nazis.

C'est son *travail*. Demande à A.G.P. *Il y était*.

— Tu as raison, Trev. Ton arrière-grand-père a combattu pendant la Seconde Guerre mondiale. Et je suis convaincu qu'il te dirait que ce qu'il a fait là-bas n'avait rien de prestigieux.

— Tu plaisantes? claironna Trevor. C'est un héros! Il a été décoré de l'Étoile de bronze, et les Français lui ont aussi remis une médaille. Il dit toujours que c'était fantastique.

— Il s'efforce parfois de faire *comme si* c'était fantastique, rectifia son père. Et c'était un moment important de l'histoire. Mais des gens qui s'entretuent ne font rien d'admirable.

— Ce n'est pas ce que dit A.G.P., insista Trevor avec entêtement. Demande-lui.

Son père soupira.

— Tu pourras lui poser toi-même la question. Il vient souper ce soir. Il sera là d'une minute à l'autre.

Trevor bondit.

— Et tu ne m'as rien dit?

Il se rua vers la salle de bains et commença à se laver les mains.

Son père leva les yeux au ciel.

— Ça fait plus de deux heures que j'essaie de t'arracher à cette console de jeu, et il suffit que je mentionne le nom de grand-père pour que tu bouges.

Trevor finit de s'essuyer les mains. C'était vrai, bien sûr. Et il ne pouvait pas expliquer pourquoi. A.G.P. était le grand-père de son père, mais ce dernier ayant été élevé par ses grands-parents après la mort de son vrai père, il lui avait plutôt servi de père. Ainsi, son père n'avait jamais considéré A.G.P. comme un

grand héros de guerre. Qui plus est, son père est professeur d'histoire. Il connaît donc tout sur la guerre, et tout ce qu'il en dit, c'est à quel point la guerre est terrible et qu'on devrait tous prier pour que cela ne se reproduise jamais.

Trevor n'était pas fou. Il ne *voulait* pas la guerre. Mais la Seconde Guerre mondiale était peut-être la chose la plus incroyable, la plus importante qui ne soit jamais arrivée. Aucune histoire inventée – livre ou film – ne s'en approchait. Les forces du mal avaient presque réussi à dominer le monde entier. Et les gentils de partout dans le monde s'étaient rassemblés pour les repousser. Tout le monde parlait de sauver la planète, mais ces gens l'avaient vraiment *fait*. Et le fait de connaître quelqu'un qui avait participé à cet effort – qui avait vraiment été là, qui avait contribué à ce que ça arrive – était énorme!

Trevor se hâta de dépasser son père dans le corridor.

— Je vais l'attendre dehors.

Tous deux entendaient déjà la symphonie des klaxons qui signifiait qu'A.G.P. remontait le pâté de maisons. Trevor courut vers la porte d'entrée. Il arriva juste à temps pour voir la Mercury Marauder 1998 de son arrière-grand-père avancer cahin-caha dans la rue en faisant du vingt kilomètres à l'heure, à la tête d'un défilé de conducteurs extrêmement impatients qui le suivaient dans le nuage de fumée noire laissé par son double pot d'échappement.

Daniel apparut sur le perron à côté de Trevor.

— Il m'avait promis de prendre un taxi. Il ne devrait plus conduire.

— Tu veux rire? gloussa Trevor. Il est formidable. Regarde-le

bloquer les deux voies. Il leur en met plein la vue.

— Un bon gars n'en met plein la vue à personne, expliqua patiemment son père.

La grosse voiture tourna dans l'allée, accrochant le bac de recyclage au passage et aspergeant la chaussée d'un nuage de poussière rouillée. Les automobilistes accélérèrent tout en continuant de klaxonner. L'un d'eux brandit son poing par la fenêtre.

Avec précaution, A.G.P. déplia sa silhouette dégingandée et émergea de la voiture. Le vieil homme était tout en jambes. Trevor était fier d'être bâti comme son arrière-grand-père. Pas comme son père, qui était plus court et trapu. À un mètre quatre-vingt-deux, A.G.P. était le plus grand de la famille. Il se plaignait toujours que sa taille ait été un handicap extrême pendant la guerre.

— Nous passions six heures à creuser une tranchée dans la boue gelée, et j'étais le seul dont la tête émergeait. Les tireurs embusqués me voyaient en premier. Laissez-moi vous dire qu'on apprend à se baisser.

Souriant, A.G.P. monta sur le perron. Il boitillait et Trevor comprit que l'éclat d'obus dans sa hanche le faisait souffrir ce jour-là.

— Hé, jeune homme. Comment ça va? Daniel, ajouta-t-il en adressant un signe de tête au père de Trevor.

Trevor rayonnait.

— Bonjour, A.G.P.! Tu viens de rater une partie incroyable. Je combattais ces nazis, puis ce char est arrivé...

— Trev, l'interrompit son père. Est-ce que grand-papa peut

entrer avant que les cadavres ne commencent à s'empiler?

À l'intérieur, pendant que Daniel s'occupait des spaghettis, A.G.P. s'installa dans le vieux fauteuil de cuir déglingué – celui avec les clous en bronze qu'on gardait juste pour lui. Dans ce cas, « *gardait* » signifiait vraiment « tenir à l'écart des éboueurs ». Quand les parents de Trevor vivaient encore ensemble, sa maman avait essayé au moins trois fois de le mettre à la rue avec les déchets. Son père l'avait toujours récupéré. Si ce n'était pas la cause de leur divorce, cela ne les avait définitivement pas aidés à mieux s'entendre.

— J'ai fini ce nouveau modèle d'avion, A.G.P.! s'écria Trevor tout en mettant le couvert. Le C-54 Skymaster.

— Ah oui?

Le vieil homme s'illumina.

— Jetons-y un coup d'œil.

— Désolé, il est à la maison. Chez maman, je veux dire.

Trevor vivait avec sa mère, son beau-père et ses deux demi-sœurs, des jumelles de six ans. Il ne voyait son père que la fin de semaine – *une* fin de semaine sur deux. C'était sa seule chance de voir A.G.P.

— Je me rappelle quand les forces aéroportées sont arrivées en parachute.

Le visage buriné d'A.G.P. arborait une expression lointaine, comme chaque fois qu'il revivait son temps passé dans l'armée.

— Les C-54 volaient en formation si serrée qu'ils bloquaient le soleil.

— Ouah! souffla Trevor.

Quand A.G.P. commençait à parler de la guerre, les

histoires sortaient de lui, chacune plus géniale que la précédente.

— Ça devait être impressionnant.

— Mieux que ça, dit A.G.P., enthousiaste. Ça voulait dire que c'était à quelqu'un d'autre d'y aller et de se faire tirer dessus, pour faire changement.

— Ouais, mais il fallait avoir beaucoup de courage, non? Pour sauter d'un avion?

Le vieil homme haussa les épaules.

— Ces types des forces aéroportées croyaient posséder le monde. Nous rampions dans la boue et des balles volaient autour de nous tandis qu'on avançait de trois centimètres. Et comment arrivaient-ils là où ils allaient? Ils prenaient l'avion.

À entendre A.G.P., tous les combattants de la Seconde Guerre mondiale avaient un travail facile comparé aux soldats d'infanterie. La marine : ils étaient tous en croisière. Les pilotes : une belle vue de là-haut. Les équipages de chars d'assaut : que savaient-ils des pieds douloureux? Les ingénieurs : plus facile de construire un pont que de le traverser quand la dynamite explose. A.G.P. semblait parfois presque détester la guerre. Il avait une explication pour ça aussi. Lui et ses camarades de la compagnie Bravo avaient montré presque autant de talent à se plaindre qu'à combattre. Et leur sujet de plainte préféré était que l'ensemble du corps expéditionnaire allié, jusqu'au général Eisenhower, se la coulait douce et leur laissait faire tout le sale boulot.

— Allons, dit Trevor sur un ton de reproche. Les parachutistes étaient des héros, eux aussi. Les balles ennemies pleuvaient sur eux et tout ce qu'ils pouvaient faire, c'était

d'attendre que leur parachute s'ouvre.

— Je suppose que oui, concéda A.G.P. Les Allemands tiraient sur tout le monde, pas seulement sur nous. Quand on y pense, toute la guerre aurait été bien meilleure s'ils n'avaient pas tout gâché – eux et leur Troisième Reich.

Tous deux éclatèrent de rire pendant que, dans la cuisine, le père de Trevor secouait la tête, à moitié amusé, à moitié dégoûté. Leurs conversations portaient toujours sur le même sujet : la guerre, la guerre et encore la guerre. Il avait parfois l'impression qu'il devrait y mettre un terme. L'intérêt de Trevor pour la Seconde Guerre mondiale était en train de tourner à l'obsession. Il jouait à des jeux vidéo sur ce sujet, lisait des livres, regardait des films, construisait des modèles réduits. Les murs de ses deux chambres – chez sa mère et ici – étaient couverts d'affiches commémorant les unités militaires et les principales batailles. Où étaient les héros sportifs? Les vedettes de la télévision et du cinéma? Était-ce normal pour un garçon de douze ans d'être si totalement plongé dans quelque chose qui glorifiait la mort et la destruction?

D'un autre côté, il était ravi que Trevor entretienne une relation authentique avec son arrière-grand-père. Après tout, qu'est-ce qu'un gamin de douze ans a en commun avec un vétéran de quatre-vingt-treize ans? C'était une *bonne* chose, d'une certaine façon. Et ça fonctionnait parce que Trevor ne voulait entendre parler que de la Seconde Guerre mondiale. Et le soldat de première classe Jacob Firestone de la compagnie Bravo en avait long à dire sur le sujet.

— Le souper est prêt.

Le père de Trevor déposa le plat de spaghettis aux boulettes de viande sur la table.

— Une demande ce soir : pouvons-nous au moins terminer nos salades avant que quiconque mentionne le mot *grenade*?

Trevor leva les yeux au ciel.

— Papa... Tu offenses A.G.P.

Le vieillard prit place à la table.

— Ne t'en fais pas pour moi, Trevor. On ne m'offense pas aussi facilement. Tu ne m'offenserais pas, même si tu...

— Laisais tomber une grenade dans ton pantalon? termina Trevor.

A.G.P. lui adressa un sourire appréciateur.

— Elle est bien bonne!

Daniel s'assit en soupirant.

— Vous deux. Quatre-vingt-un ans vous séparent et vous êtes le même genre d'idiots.

Trevor rayonnait. Avoir quelque chose en commun avec son arrière-grand-père, même l'idiotie, lui convenait parfaitement. Mais il fit de son mieux pour éviter de parler de la guerre jusqu'à ce qu'ils commencent à manger les spaghettis.

Les spaghettis étaient le plat préféré d'A.G.P. parce que pendant son déploiement en Europe, c'était la seule chose que ces « mauvais cuistots ne pouvaient pas transformer en eau de latrines ».

Trevor montra son appréciation en ricanant. C'était une autre chose qu'il admirait à propos de la guerre. Les soldats faisaient des blagues formidables.

Son père fit la grimace.

— Pouvons-nous changer de sujet, s'il vous plaît?

Le vieil homme prit une feuille de papier dans sa poche et commença à la déplier.

— J'ai reçu cette lettre hier. Elle m'a été envoyée par le conseil du village de Sainte-Régine.

— Sainte-Régine? répéta Daniel.

A.G.P. haussa les épaules.

— Un trou perdu quelque part en France. Notre unité est passée par là en quarante-quatre.

Daniel prit la lettre des mains de son grand-père et la lut.

— D'après cette lettre, vous avez fait plus que passer par là. Vous y avez livré une bataille et libéré le village!

— Quoi?

Trevor bondit et se mit à lire par-dessus l'épaule de son père. C'était la vérité. Le soldat de première classe Jacob Firestone de l'armée américaine (retraité) était le dernier survivant ayant participé à la bataille de Sainte-Régine. En mai prochain, en commémoration du soixante-quinzième anniversaire de la victoire en Europe, le village allait célébrer sa libération de l'occupation allemande. Et on y conviait A.G.P. pour y être l'invité d'honneur.

Trevor était très fier.

— Oh! C'est comme si sans toi toute la ville n'existerait même plus.

A.G.P. était plus modeste.

— Je suis sûr qu'une autre unité se serait présentée si nous avions décidé de faire la grasse matinée ce jour-là.

Daniel déposa la lettre sur la table.

— C'est un grand honneur. Quel dommage que tu ne puisses pas y aller.

Trevor était scandalisé.

— Pourquoi ne peut-il pas y aller?

— La France est loin d'ici, expliqua son père. Ce n'est pas pratique pour un homme de son âge de faire ce genre de voyage.

— Mais il *doit* y aller, insista Trevor. Il est le seul gars de cette bataille encore en vie! Ces gens n'ont personne d'autre à remercier.

Daniel essaya de se montrer patient.

— Pense à grand-papa. Est-ce qu'il aime que les gens soient aux petits soins pour lui? Tu sais bien que non. Il ne visite pas les monuments, n'assiste pas aux réunions. Il refuse d'être honoré au défilé du jour du Souvenir. Il ne le regarde même pas par la fenêtre quand le défilé passe devant chez lui. Crois-moi, la dernière chose qu'il veut, c'est faire ce voyage en France.

— Mais papa...

— Si les deux andouilles que vous êtes avez fini de décider ce que je veux faire, vous aimeriez peut-être entendre mon point de vue, interrompit A.G.P.

Petit-fils et arrière-petit-fils se tournèrent vers le vieillard.

— J'y vais, annonça-t-il.

Trevor se mit à improviser une danse de la victoire.

— Sois raisonnable, supplia Daniel. Tu ne te rends pas compte à quel point ce voyage sera stressant pour toi?

— Je l'ai déjà fait une fois, rétorqua le vieil homme. Avec un sac de vingt-trois kilos sur le dos et des gens qui me tiraient dessus.

— Tu avais dix-huit ans! fit valoir Daniel.

— Dix-sept. J'ai menti à propos de mon âge au centre de recrutement. Les gens disaient qu'on ne me prendrait jamais, mais j'ai prouvé qu'ils avaient tort. Tout comme tu te trompes maintenant.

Daniel Firestone refusait de lâcher prise.

— Grand-papa, je ne peux pas te laisser faire ce genre de voyage tout seul.

Son grand-père fronça les sourcils.

— Qui a parlé de le faire tout seul?

Il adressa un sourire à Trevor.

— Tu es déjà allé en France?

Trevor resta bouche bée.